

Résumé (par I.A.) de l'intervention de M. Éric FIAT sur le thème de l'auto-détermination

Janvier 2026, réunion CEN

Pour retrouver la vidéo complète : [Formation référents CECS avec Eric FIAT - YouTube](#)

Dans la plupart des lieux où l'on réfléchit à l'éthique, le chemin qui nous est proposé — voire imposé — serait plutôt le passage de l'hétérodétermination à l'autodétermination. Il m'arrive d'assister à des congrès, à des colloques, et j'ai l'impression que l'autodétermination est tellement à la mode que, dans beaucoup d'instances qui réfléchissent à l'éthique du soin, le chemin qu'on nous invite à faire presque à marche forcée, c'est le passage de la très mauvaise hétérodétermination à la très bonne autodétermination.

Or, lorsque j'ai lu l'intitulé du sujet que nous devons travailler ensemble éthiquement aujourd'hui, j'ai vu que le chemin était inverse : c'est de l'autodétermination à l'hétérodétermination.

Premièrement, c'est donc une surprise. Est-ce que le CEN de *Voir Ensemble* irait à contre-courant ? C'est une interrogation, une question que je pose à tout le monde. Il me semble évident qu'il est urgent de ne pas choisir entre autodétermination et hétérodétermination. Il est bien évident qu'un être humain se construit par les deux.

Si la valeur d'autodétermination est une valeur très importante que nous devons promouvoir, nous avons aussi besoin de l'hétérodétermination.

Comme le suggérait Christian, l'idée d'un être se déterminant entièrement lui-même est une idée utopique, voire dangereuse. Elle inviterait à une forme d'insularité. Or, pour reprendre une formule poétique et philosophique de Gaston Bachelard : « Le moi s'éveille par la grâce du toi. » Si j'arrive à dire « moi », voire « moi, je », si je suis très orgueilleux et vaniteux, c'est grâce à toi.

Il me semble important de dire du bien de ces deux valeurs, et il me semble qu'une éthique incarnée ne doit pas choisir entre l'autodétermination et l'hétérodétermination.

Pourquoi ce nouveau terme ? Alors que nous n'avions toujours pas épuisé les ressources de l'autonomie, voilà qu'arrive sur le marché des concepts un nouveau concept : l'autodétermination. Cela peut inquiéter. On peut comprendre ce passage de l'autonomie à l'autodétermination, car il s'inscrit dans le grand projet de la modernité : le projet d'émancipation progressive des individus.

Cette idée selon laquelle l'homme doit pouvoir se déterminer lui-même a été promue par le siècle des Lumières. Déjà chez Descartes, au XVII^e siècle, il y avait quelque chose de cet ordre-là, mais ce sont les philosophes du XVIII^e siècle qui ont été les grands promoteurs des valeurs

d'autonomie et d'autodétermination, lorsqu'ils disaient que l'être humain devait passer de l'hétéronomie à l'autonomie : de la minorité à la majorité.

Devenir autonome, c'est cesser d'être mineur pour devenir majeur. Et Kant, comme la plupart des philosophes des Lumières, en fait l'éloge. Cela s'inscrit donc dans un grand projet moderne, celui de l'émancipation progressive des êtres humains.

Comment ne pas accueillir, avec joie, tout moment où un être humain s'émancipe ?

Sur l'émancipation

Qu'est-ce que l'émancipation ?

L'étymologie nous met sur le bon chemin : *ex* (hors de), *manus* (la main), *capere* (prendre). Émanciper, c'est « enlever la main qui prend ».

Sur les marchés d'esclaves à Rome, il suffisait qu'un homme libre mît sa main sur un esclave pour qu'il fût à lui. L'émancipation, c'est donc le refus de l'esclavage — lever la main qui prend.

On ne peut, en tant qu'humaniste, qu'accueillir avec bonheur chaque moment où un être humain s'émancipe, se libère des manipulations et des mains qui font main basse sur lui. La promotion de l'autonomie et aujourd'hui de l'autodétermination est la poursuite du grand projet humaniste : aider chaque être humain à s'émanciper.

La modernité et ses dérives

En même temps, je me demande si cette apparition d'un nouveau terme ne participe pas de l'accélération du monde moderne. Tout s'accélère : on n'a pas encore vraiment compris comment rendre les personnes en situation de handicap plus autonomes que déjà le mot « autonomie » est remplacé par « autodétermination ».

L'éthique suppose une certaine sagesse, et la sagesse suppose qu'on prenne son temps. J'ai vu, dans certains colloques, un enthousiasme pour ce nouveau mot qui m'a un peu inquiété.

Surtout si cette promotion légitime de l'autodétermination conduit à la dévalorisation de toute forme d'hétérodétermination. Imaginer un être entièrement autodéterminé, c'est bâtir une fiction dangereuse : nous avons besoin des autres pour devenir nous-mêmes.

Comme disait Bachelard : *le moi s'éveille par la grâce du toi.*

Nos vies commencent d'ailleurs par de l'hétérodétermination : nous n'avons pas choisi d'être, ni nos parents, ni notre langue, ni nos vêtements d'enfants. Et tout cela, loin d'empêcher l'autodétermination, la rend possible : l'autonomie est progressivement engendrée par l'hétéronomie.

Il y a, pour reprendre une formule un peu philosophique, une hétérogénéité de l'autonomie : nous ne sommes pas immédiatement autonomes, c'est une visée, un devenir. L'autonomie naît de l'hétérodétermination — des autres qui nous apprennent à marcher, à parler, à penser.

Double chemin

Le chemin doit être double : de l'hétérodétermination vers l'autodétermination, mais aussi de l'autodétermination vers l'hétérodétermination.

Nous construirons une éthique juste de l'accompagnement seulement si nous comprenons que le bien se trouve dans la tension entre ces deux pôles.

Aristote disait déjà que le mal vient souvent du fait qu'on honore une seule vertu en oubliant les autres. C'est dans la tension entre valeurs que se construit un monde humain.

Par exemple, dans l'éducation : nos enfants ont besoin à la fois de tendresse et de fermeté. Trop de tendresse, pas assez de fermeté, ou l'inverse, donnent de mauvais parents.

De même, dans l'éthique du soin : il faut une tension entre bienfaisance et autonomie. Trop longtemps, la bienfaisance passait avant l'autonomie — on faisait le bien des autres malgré eux. Aujourd'hui, parfois, c'est l'inverse : on sacralise tant l'autonomie qu'on oublie d'aider.

Kairos et juste mesure

L'éthique est une kairologie : une science du moment opportun (*kairos* en grec = moment juste). Il y a des moments où il faut aider, d'autres où il faut libérer.

Faire le mal, c'est aider quand il faudrait libérer — ou libérer quand il faudrait aider.

C'est dans la tension, dans le discernement du moment juste, que s'invente la justesse de l'accompagnement.

Aristote et la vertu comme juste mesure

La vertu, disait Aristote, est le juste milieu entre deux vices : un par excès, l'autre par défaut.

- La générosité est la juste mesure entre l'avarice (manque) et la prodigalité (excès).
- Le courage est la juste mesure entre la lâcheté (manque) et la témérité (excès).

Aristote la représentait au sommet d'un triangle : les deux vices se ressemblent plus qu'on ne le croit. L'avare et le prodigue ont en commun un mauvais rapport à l'argent ; le lâche et le téméraire, un mauvais rapport au danger.

De même, dans le soin, certains professionnels ne se donnent pas assez (avarice de soi), d'autres se donnent trop (prodigalité de soi). Or, la générosité véritable, c'est se donner souvent — mais savoir aussi se préserver.

Ce ne sont pas les paresseux qui font des burn-out, mais les prodiges : ceux qui se donnent trop.

Éthique incarnée, pas éthique de surplomb

Je n'aime pas l'idée qu'un comité d'éthique soit un lieu où « l'on prend de la hauteur ». Cela risquerait d'oublier le réel. Un comité d'éthique, c'est plutôt un lieu où l'on prend une distance provisoire pour une meilleure présence.

Indignation et dilemmes

L'éthique a deux sources :

1. Dénoncer les scandales,
2. Affronter les dilemmes.

L'homme qui dénonce un scandale sait où est le bien et où est le mal.

L'homme qui affronte un dilemme ne le sait pas forcément : il cherche.

L'éthique du soin exige les deux : savoir s'indigner, mais aussi savoir douter.

Fin de vie

Deux scandales nous indignent à juste titre :

- Donner la mort à quelqu'un sans qu'il le veuille.
- Prolonger sa vie contre sa volonté.

Mais la fin de vie n'est pas un simple choix entre ces deux extrêmes. Il y a des dilemmes, des cœurs ambivalents : celui du mourant, celui du proche, celui du soignant.

Le mourant passe souvent d'un désir de mort à un désir de vie. Le proche aussi : épuisé, il veut parfois que « ça s'arrête », puis se ravise. Le soignant, enfin, oscille entre compassion, lassitude et dégoût.

C'est pourquoi les positions tranchées (« pour » ou « contre » l'euthanasie) sont souvent des discours trop simples, qui oublient la complexité du réel.

Les soins palliatifs permettent d'échapper à l'alternative entre souffrir ou mourir.

Promouvoir l'autodétermination, oui — mais avec prudence, sans en faire une injonction. Il est des moments où il faut lever la main (libérer), d'autres où il faut la tendre (accompagner). Faire le mal, c'est lever la main quand il faudrait la prendre, ou la prendre quand il faudrait la lever.